

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 46

Artikel: Quelques mots sur les conférences populaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189491>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. -- Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Quelques mots sur les conférences populaires.

Mon cher ami !

Tu me demandes des directions pour la composition de conférences que tu destines à ton village. Tu crois pouvoir t'autoriser de vingt ans de bons et loyaux services comme instituteur, pour faire la leçon à tes concitoyens. Ramener un peu de simplicité dans les mœurs, provoquer le goût des choses relevées, des jouissances de l'esprit : voilà ton programme.

Sais-tu qu'il est joliment chargé, ce programme ? Et bien qu'actuel, moral et jusqu'à un certain point raisonnable, je le trouve absolument inhumain — pour toi s'entend. J'y reviendrai.

Pour le moment, parlons conférences. Une conférence est, selon une des acceptions du dictionnaire, une dissertation, un discours sur un sujet quelconque.

Conférence a d'ailleurs la même origine que le verbe conférer, qui signifie donner.

Te voilà donc devant un auditoire de dix, vingt, trente personnes (soyons modestes), à qui tu veux donner le résultat de tes travaux, le meilleur de tes expériences et de tes études. Mais pour qu'une chose soit donnée, il faut que quelqu'un la reçoive. Or, tu donneras de bon cœur, recevra-t-on de même ? Voilà le point délicat.

Ici, permets que j'ouvre une parenthèse.

Il t'est, sans doute, quelquefois arrivé de sortir mécontent d'un banquet dont le menu t'avait alléché et où tu te promettais des jouissances gastronomiques ? Le menu avait été scrupuleusement suivi ; l'hôte avait sans doute donné à son cuisinier toutes les matières premières nécessaires pour régaler ses convives. Pourquoi n'avait-il pas réussi ? Pourquoi ta mauvaise humeur, partagée par beaucoup d'autres ?

C'est que, dans un menu, à côté du plat indiqué, il y a l'apprêt, l'assaisonnement ; outre la viande, il y a la sauce.

Le rossbeef, bien que tiré d'un superbe aloyau, était brûlé sans être cuit ; le civet, fait d'un lièvre authentique, manquait de goût et de couleur ; les choux-fleurs, d'un blanc de neige, étaient aqueux. Donc, toute la faute en revenait au cuisinier qui manquait du talent qu'il faut pour cuire à point, mitonner, relever un mets ou rendre une sauce onctueuse.

Je ferme ma parenthèse.

Dans une conférence, tout se passe exactement comme dans un banquet, à cette différence près, pourtant, que le conférencier est à la fois l'amphytrion et le cuisinier. Donc, sa responsabilité est double.

Je t'engage, toutefois, à ne pas t'effrayer outre mesure de ces deux fardeaux, car en réalité il n'y en a qu'un de lourd : celui du cuisinier. Je m'explique, toujours par une comparaison culinaire.

Supposons que tu promettes à tes auditeurs un salmi de bécasses, et que le marchand de volailles, profitant de ton ignorance ornithologique, te vende des moineaux. Sais-tu ce qui arrivera ? Si la sauce est bonne, tes auditeurs mangeront des moineaux pour des bécasses, voilà tout. Au pire, un ou deux gourmets s'apercevront du subterfuge et trouveront la plaisanterie mauvaise.

La conclusion de tout ceci, est que, dans une conférence, sur cent personnes, quatre-vingt-dix se contentent de la sauce et dix seulement exigent le gibier promis ; il faut donc s'arranger pour plaire aux quatre-vingt-dix. Quant aux dix autres, qui sont des délicats, des blasés, et qui, au premier coup de dent, distinguent le mouton du lièvre, il ne faut pas trop s'en préoccuper. La conférence est donc, avant tout, une question d'arrangement, de combinaison ; la science ne vient qu'en deuxième ligne.

Je te vois d'ici lever les bras au ciel dans ton indignation. Toi, l'homme grave, qui as sans doute travaillé ton sujet avec sérieux et conscience, que vas-tu penser de moi ? Rien de bon.

Dans ton for intérieur, tu me traiteras de farceur et tu croiras avoir raison. Pourtant, tu auras tort, car c'est d'expérience que je te parle et sans rire que je t'écris. D'ailleurs, la méthode n'est pas nouvelle. Tu veux appliquer un remède moral, sans doute, mais enfin un remède. Or, chacun sait que les remèdes sont difficiles à prendre : c'est pour cela qu'on dore les pillules.

Au surplus, si tu crois pouvoir donner de la théorie pure, tu t'abuses, mon cher ami. La théorie est le plus énergique des soporifiques.

Crois-moi, il n'y a qu'un seul moyen de plaire au public : c'est de l'amuser. La science doit se présenter le sourire au lèvres, et la sagesse, le visage épanoui.

H. de Villemessant, fondateur du *Figaro*, et l'un des journalistes les plus heureux de notre siècle, avait pour devise : *le plaisir du lecteur doit passer*

avant tout. Avec cette devise, il a fait le journal le plus lu de tous les journaux de Paris, et sa fortune par dessus le marché.

Il va sans dire que tes visées sont plus modestes. Mais enfin tu tiens, n'est-il pas vrai, à avoir le plus de monde possible à tes conférences. Tu voudrais, je crois, instruire ton public et peut-être même le morigéner à l'occasion. Dans ton intérêt et celui du but que tu te proposes, renonce à la dernière partie de ton programme.

Plus tard, quand le succès aura couronné tes efforts, tu le reprendras avec plus de chance de réussite. Cherche à concilier le goût de tes auditeurs avec le vrai absolu que tu poursuis. Ce n'est pas là, je le reconnais, besogne facile; mais c'est la route qui mène à la conquête des auditeurs. Suis-la, d'autres, et des illustres, l'ont suivie avant toi.

Adelina Patti, lorsqu'elle était à ses débuts, eut un soir un succès fou à l'Opéra, en chantant une partition de Rossini. Celui-ci l'invita à souper. Au salon, le vieux maestro lui prit paternellement le menton et lui dit :

« Ma chère amie, vous avez remporté, ce soir, un très beau triomphe, mais vous ne savez pas chanter. »

La cantatrice, un peu piquée, fit une petite moue et lui répondit :

« Mais, pourtant... »

« Je vous vois venir, reprit Rossini, vous avez le public pour vous, cela vous suffit; vous avez peut-être raison. Eh bien ! battez monnaie avec votre voix pendant que le public vous acclame, et quand vous serez riche, venez chez moi et je vous apprendrai à chanter. »

Dès lors, la Patti a gagné des millions sans trop se préoccuper de ce qui lui manque comme méthode, et Rossini n'est plus là pour lui donner des leçons.

Albert Wolf, dans un de ses articles du *Figaro*, dit : « L'auteur d'une pièce de théâtre est l'esclave du public, et, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il n'est jamais absolument sûr de son œuvre. Et les concessions qu'il doit faire sont toutes en faveur du public, au détriment de la valeur littéraire. Selon lui, il faut que les parties sérieuses soient coupées par des effets de grâce ou de gaité, et vice-versa. En un mot, ne pas jouer trop longtemps sur la même corde. »

Cette méthode est celle qui plaît le mieux au public : donc, c'est la bonne.

Entendons-nous. C'est la bonne pour faire de l'argent, ou enfin, pour avoir des auditeurs.

Et si, pour les conférences populaires, l'on doit tenir compte dans une large mesure des goûts du public, il ne s'en suit pas qu'on doive les suivre tous. Car, tandis que tu travaillerais à t'élever, le public te pousserait très-probablement à descendre.

Encore un mot.

Bien que tu sois habitué à lire en public les prières lithurgiques, je dois te prévenir contre cette espèce de peur, de tremblement, que les comédiens et les chanteurs appellent le *trac*. Pour guérir le trac, il faut employer le truc qui consiste à avoir sous la main une joyeuseté qui s'encadre dans le

sujet et qui fasse rire l'auditoire. Si l'auditoire rit, le trac passe instantanément.

Et maintenant, je souhaite que tu n'aies pas à lutter contre cette force qui triomphe de tous les changements, de tous les progrès, de toutes les améliorations; cette force qui décourage les plus hardis, les plus dévoués; cette force que tous les novateurs trouvent sous leurs pas et qui paralyse toutes les énergies, tue toutes les bonnes volontés : j'ai nommé la force d'inertie.

Donc, si, à la sortie de ta première conférence, tu ne trouves pas les précauts du village, le syndic, le juge et le président de la commission des écoles attablés à l'auberge communale et faisant une partie de binocle, tu pourras considérer ta première expérience comme un succès.

LE CARRIER.

Transformations géologiques. — Les êtres et les choses sont emportés dans le destin d'une perpétuelle métamorphose. Le sol sur lequel nous vivons, dit M. C. Flammarion, cette France féconde, cette Italie radieuse, cette Espagne indolente, étaient au-dessous des flots lorsque se sont formés les terrains habités aujourd'hui par la race humaine. Ces fonds sous-marins se sont lentement et graduellement élevés jusqu'à la surface des eaux et jusqu'à diverses hauteurs dans l'atmosphère; la vie végétale et animale s'est répandue à travers les vallées et les plaines, et aujourd'hui l'humanité rayonne dans ses travaux et dans ses gloires. La mer, toutefois, occupe encore actuellement les trois quarts de la planète, et au fond de son lit se déposent les sédiments de notre âge et se prépare le sol des continents futurs. Trois fois déjà la région de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne a été exhaussée au-dessus du niveau de la mer, et deux fois elle est redescendue au fond des eaux; la nature des terrains en donne le témoignage irrécusable. Les mouvements d'oscillation se continuent. Le sol de la France, de la Belgique, des Pays-Bas est de nouveau dans une période d'abaissement. Il est probable que dans quelques milliers d'années la mer arrivera jusqu'à Paris.

Une musique allemande qui ne l'est pas. — C'était à l'Exposition de Zurich. Trois Lausannois partageaient une bouteille sous la véranda du grand restaurant. Tout à coup, ils voient des casques briller dans le pavillon central destiné à la musique, pour les concerts de chaque jour. L'un d'eux, qui avait passé quelques années à Munich, avait le déplorable travers de tout critiquer dans nos mœurs, nos lois, nos institutions, nos arts, nos habitudes. Chez nous, rien de bien; son idéal, c'était l'Allemagne, ce qui se faisait en Allemagne, ce qui nous venait de l'Allemagne. Aussi fut-il ravi à la vue des casques en question, qu'il prit sans doute pour des casques prussiens.

— Ah ! s'écria-t-il, radieux, nous allons entendre de la musique, cette fois !

Et pendant le concert de répéter sans cesse :

— Voilà ce qui s'appelle de la musique, au moins !